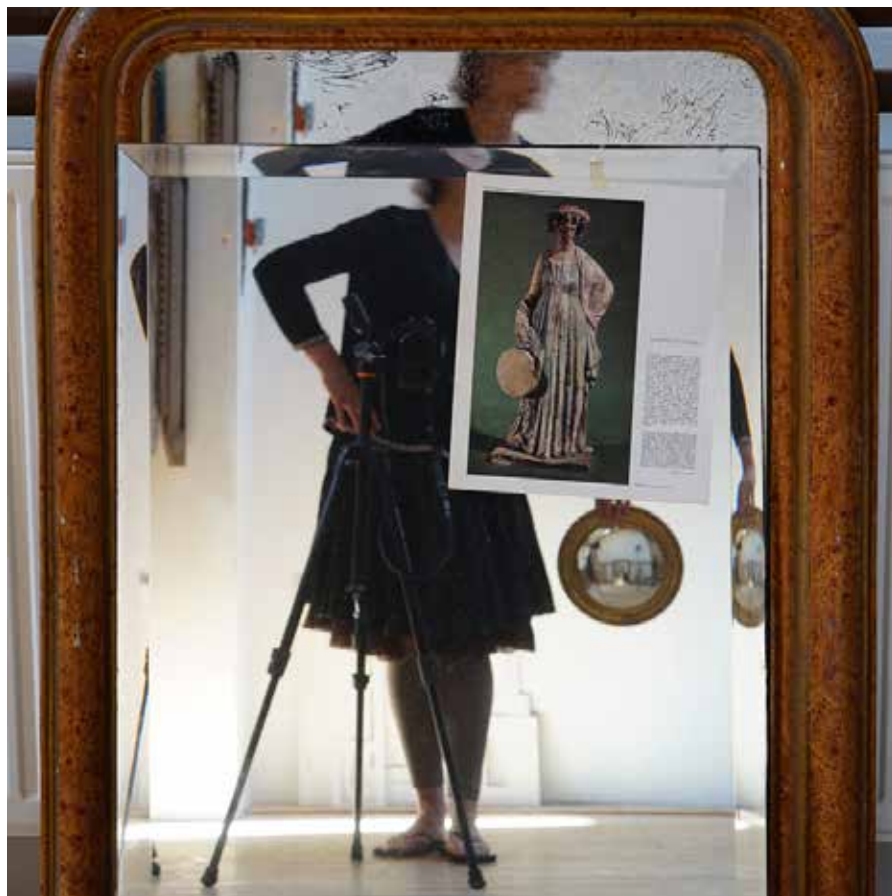


Adèle Nègre

Ménades



Adèle Nègre
Ménades

Collection <*Le trombone*>



Bruno Guattari Éditeur



Tu pars un après-midi.
Voix de profil perdue,
voie d'eau dans le soliloque. Je suis rendue
aux fleurs, la vie légère des fleurs.

Seule je cherche la concentricité dans la nuit.

Des cercles, où se perd la conscience
dans l'ombre redoublée des objets. Répétitions / répartitions
infinies autrement menées. Orbitale danse
augmentée de tout petits insectes l'œil rompt
avec la tête. La nuit s'achemine si loin de son
achèvement
plutôt à son recommencement.

Répétitions ou répartitions
ou les deux puisque tout part
comme les fleurs. Puisque tu pars
le vent du nord – on dit la bise –
il n'embrasse pas déchirant
il échine jusqu'à la peur native.

Je me brise.

La peur qui cimente. Voici les racines
solidifiées n'ignorant pas que s'excorient
les fines soies comme des paupières.
Elles noircissent selon les nervations
des tissus et les plis.
On les dirait viciées sous les coups. Ancolies
campanules jacinthes d'Espagne : toutes avariées.
Alors que les rampantes amorties.

Épouser ce qui vit plus vivant
le faut-il ? Pousser un cri.
Malgré tout l'œil contrarié ne s'y fait pas.

Vient-elle à nous ? Toute oblitérée
dans sa mue un châle plus pesant lui dérobe les bras
et les mains. Le tympanon qu'elle tient
comme un miroir pensif tient
tout seul quelle note est-ce là quel *la*
faut-il que la dame chante à souhait

comme le mien quel battement votif de tout son être
dit *quel jour sommes-nous déjà ?*
ou *quel est mon âge ?*

Et comme la lune sourde à son giron écoute nos tympans.



Ménade arrêtée.
Étirée sur la partition – arrêtée –
des plis. La note circulaire
résonne longtemps longtemps
dans les coudées.

Vigne franche
sous la robe
– la robe schizophrénique –
s'entend.



Un soupir *dure* un temps.
Sarments entrelacés de la démesure
l'amour respire plus librement
en son sein – ce centre épïcène– mûr.
Mûr et plus que ça déhiscent.

Ménade aux grenades
deux bombes subversives sûres
en secondes décomptées
sons et soupirs disséminés sur
la partition des flux
rien ne s'arrête tout continue.

Quel cahier des charges trop lourd pour elle seule
qui garde le feu *fi*ls du Ciel du jour
et inaugure la vigne

en nourrice de Dionysos – feu et foyer –

à l'instant même où elle souffle
fulminent
le pin et le lierre toujours verts
et le figuier et l'eau souterraine
se met à couler.



Suspens épinglé
ce geste inculque le doute
à toute la suite la thiasse ébranlée
dont elle est. Oh sa danse, sa déroute
– *tu cherches quoi ?* –
qui trouve la fleur de gaz extatique
dans ce soupir
un temps flou irrattrapable.

Ce n'est pas un renoncement
mais l'acceptation de la note continue
bourdon du monde en deçà de la dissonance
des cris ou de la syncope des pleurs et des rires. L'oreille écoute l'agonie,
la fermentation, la régénération. Danse,
attraction. Croissance fébrile dans les plus sombres fourrés.
Naissances et humeurs. Tragédie et comédie
sont indéfectiblement nouées.
Inadaptée à la cause, elle garde malgré tout la vie :
meilleur est le point de vue sur la pointe des pieds.

*Quelle fleur à cueillir ! Quelle syncope
à échanger avec la douleur de ton sang !*
La commotion de joie – vertébrale joie –.
Hop ! Ce qui danse en toi t'absente définitivement
de ce qui ne danse pas. Toute entière à ton sang
ton chant ne s'évapore.
Cueillir la fleur extatique et matérielle de ta jouissance.

Treize juin : je n'avais pas mesuré
toute la portée de sa robe. Par approximations
successives – boucles, itérations – elle approche
– elle risque – la racine. Mobile de son être,
(ne pas se mentir) puisque, une autre fois, elle eut dit
(aussi bien) : *Mes enfants, mes vignes !* Sa danse
au rythme du tympanon fait trembler la terre de tant
de coïncidences. Cet arbre de lierre couronné,
et tout autour ses pas, très joints au monde et au printemps
– ivresse qui n'attend pas – le thyrses brandi,
elle reste là, nourrice de feu
et des défunts.



Au sein de quoi chute-t-elle ? Émue,
car elle chute, c'est une tragédie. Douteuse
joie de l'ivresse, intensité de la démesure.
Danser fut un trouble, vivre est un trouble.
Maintenant elle marche derrière le dieu errant
juché sur sa panthère à l'haleine fabuleuse
(lui qui dépasse la mort en chevauchant la vie),
elle écoute le son de l'aulos dissonant
et elle rit, parce que c'est une comédie.

Il y a des résurgences évidemment
– jambes passagères parades et dithyrambes –
des commutations aussi et des apocopes.
Il manque une note et une jambe
à vos dévotions. Parfois l'M de nos amours en tremble
sur ses fondations et coule à pic. Amputations. Syncopes.
On voit les bras tomber devant tant de mauvaise foi.
La bombarde continue mais sans l'accent rythmique.

Hop. C'est un jeu du désir
et de la conscience.
et elle court pour s'évanouir
dans sa vanité vaine note F. Arrabal
dans *Humbles Paradis*. Il ne parle pas de la
ménade aux extases magnifiques ni des spinales
contorsions, transes visibles au passage du thiasse

non, mais de la nombreuse, et néanmoins seule, blatte
aux ailes d'or, recluse *sous la plus vile bannière* du nuisible.

Comme elle a bondi hors du langage articulé
elle fait du mouvement même sa pensée
et son transport.

Et maintenant, une pincette, un trombone, maintenant.

Andrea Zanzotto, extrait de *Oui, encore de la neige*, dans *Du paysage à l'idiome (anthologie poétique 1951-1986)*, Maurice Nadeau / Éditions Unesco, 1994



- 1 - instrument à vent et à embouchure de la famille des cuivres qui est actionné par une coulisse ou par des pistons.
- 2 - petite attache faite de deux boucles de fil de fer (ou de matière plastique) qui sert à retenir plusieurs feuillets ensemble.

< le trombone > est composé de textes courts, parfois accompagnés d'images (ou l'inverse) qui n'ont pas encore trouvé leur forme définitive dans le dispositif d'une édition papier. Autrement dit, < le trombone > se veut une publication numérique en coulisse.

< le trombone > n°17
Adèle Nègre

Publication numérique

•

Conception graphique Philippe Agostini

•

01.2026



Bruno Guattari Éditeur

Chemin de la Blandinière,
41250 Tour-en-Sologne

site : brunoguattariediteur.fr | e-mail : brunoguattariediteur@gmail.com

